

CINÉMA



par André Videau

COMÉDIA INFANTIL**Film mozambicain****de la réalisatrice suédoise****Solveig Nordlund**

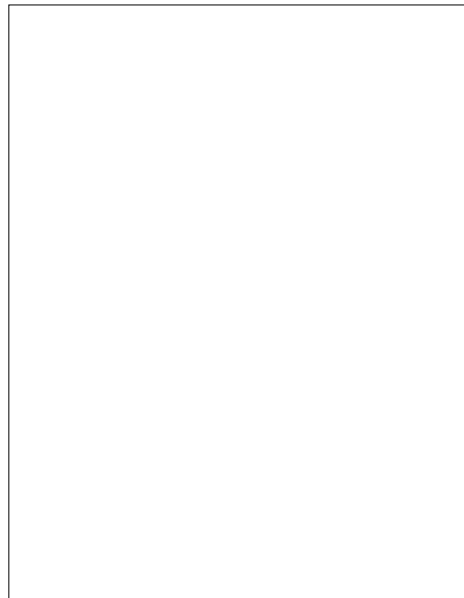
► Un enfant dans la guerre. Pas n'importe laquelle. L'une de celles que l'on oublie facilement parce qu'elles sont lointaines, et que leurs motivations obscures (pour nous) les rattachent à un autre monde et les détachent plus facilement du nôtre. Nous sommes au Mozambique, sur la côte est-africaine, en face de Madagascar. Après une implacable guerre de libération menée par le Front de libération du Mozambique (1962-1975), et le départ des Portugais à la chute de Salazar, le pays va continuer à connaître des troubles graves, mais d'une autre nature. Les factions rivales, fortement ethnicisées, se livrent une lutte sans merci pour le pouvoir et ses prébendes, le territoire et ses richesses (au demeurant plutôt indigentes). Nélio est un petit garçon comme un autre, sauf qu'il est l'unique rescapé de l'attaque de son village où il a vu de féroces et anonymes terroristes exterminer toute sa famille. Il réussit à s'enfuir des lieux du carnage. Son

instinct de survie et son espièglerie naturelle ne suffisent pas à lui éviter d'être plusieurs fois rattrapé par les forces du mal. Son destin tragique et exemplaire illustre mieux que de longs discours, devant les assemblées onusiennes ou ailleurs, la façon quasi systématique dont sont bafoués les droits élémentaires des enfants, et la criminelle imposture qu'il y a à leur faire épouser de force les querelles des adultes.

Au bout d'une longue traque qui l'a fait passer d'un camp clandestin d'enfants-soldats (!) aux rues de Maputo, la capitale, Nélio, atteint par les balles de ses poursuivants, trouve refuge dans les coulisses d'un théâtre. Il était entretemps devenu le petit chef adulé d'une bande d'ados errants, brocanteurs et maraudeurs, doté en plus d'une réputation de *curandeiro*, guérisseur aux pouvoirs surnaturels. C'est José, le boulanger du lieu, qui le

découvre en piteux état, le cache sur les toits, le soigne désespérément et recueille son récit. Ce procédé narratif, assez classique, donne cependant au film son originalité. Les fantasmagories du théâtre se mêlent aux délires et aux souffrances de Nélio, alors que les *flash-backs* nous renvoient à ses astuces bien réelles d'enfant des rues et à ses initiatives de gamin pourchassé, jamais à court d'idées et toujours protégé par le sort pour échapper à la meute, jusqu'au jour où...

Le film est adapté d'un roman de l'écrivain suédois Henning Mankell, qui dirige le théâtre Avenida de Maputo. Un jour, dans la salle



imposer sa présence dans ces lieux. Sous l'enjouement du propos, les conclusions que tire bien volontiers le *khempo* ne manquent pas de sérieux et de pragmatisme, et engagent aussi l'avenir. *

LES ENFANTS DU CIEL

Film iranien

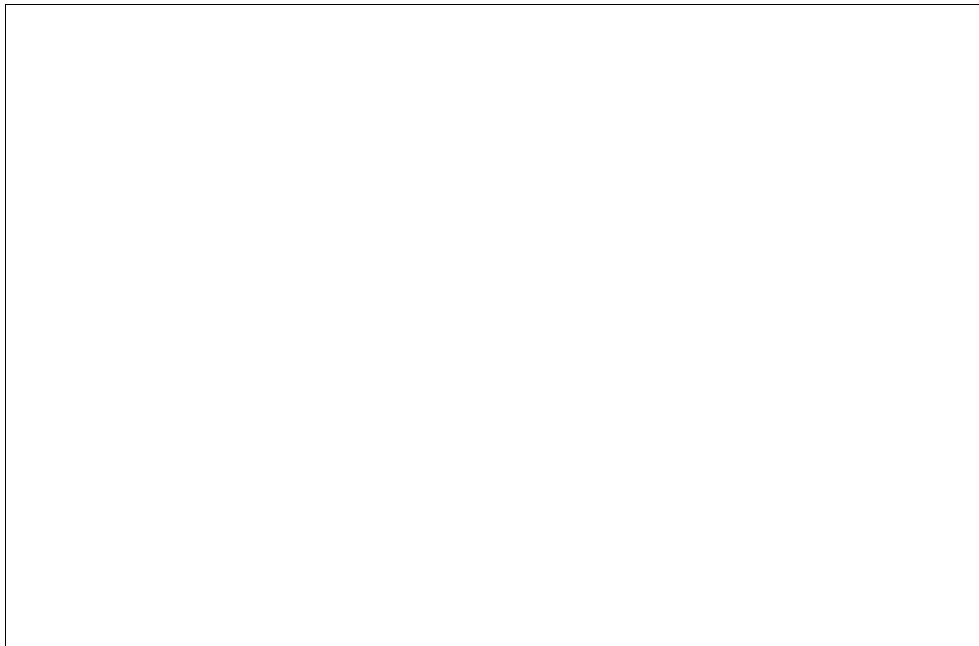
de Majid Majidi

► On a tout dit sur l'enfant prépubère, valeur refuge du cinéma iranien. Le miracle est qu'à chaque fois la magie opère, mettant hors course mièvrerie et niaiserie qui pourraient être les lots d'une cinématographie condamnée par une censure drastique à rester au stade infantile. *Les enfants du ciel* se présentent comme un conte urbain situé dans l'extrême pauvreté des quartiers sud du bas

de Téhéran. L'intrigue, avec une simplicité d'épure, s'articule autour du fait d'avoir ou pas une paire de chaussures qui convienne à la situation. En déroulant un fil aussi mince, on peut dire des choses et même s'offrir, au *finish*, un suspens haletant, préparant un *happy end* narquois et astucieusement détourné.

Ali, garçonnet de neuf ans préposé aux commissions, a égaré au bazar les chaussures roses de sa sœur Zahra. Malgré éveil et précocité, on ne peut avoir l'œil partout ! Il n'est pas question d'avouer l'étourderie, ni de penser que les parents, dans le dénuement le plus complet, peuvent faire face à une dépense imprévue. La mère a une maladie chronique qui la handicape même pour les travaux du ménage. Le père, d'ori-

gine turque, donc sorte d'immigré de l'intérieur dans le kaléidoscope très hiérarchisé de la société iranienne, est casseur de sucre à la mosquée pour les fidèles de la prière et du thé... Donc payé avec des pistaches ! Le frère et la sœur vont devoir se partager l'unique paire de baskets d'Ali, quelles que soient la différence de pointure et les difficultés à accorder leurs rythmes scolaires. L'ingéniosité et de solides prédispositions pour la course à pied vont, à quelques anicroches près, permettre de sauver les apparences. Et puis le hasard va tourner. Après avoir fait perdre au père la chance d'un boulot de jardinier dans les quartiers huppés du nord, dans une terrible allégorie de l'ascension sociale et de sa dégringolade, elle va offrir au fils l'opportunité d'une



mise à l'implacable hiérarchie, finira par écraser le couple, précipitant une issue fatale qui met un terme à leurs velléités d'évasion. L'organisation totalitaire et son mode de fonctionnement homicide gangrènent tous les échelons de la société. Victime et bourreau, pareillement mutilés, seront chargés dans un cargo pour être largués en mer.

Marco Bechis, le réalisateur, a lui-même connu les geôles et séjourné dans quelques-uns de ces 365 camps (!), du type des funestes "Garage Olimpo" ou "Club Atlético". On ne peut guère lui demander un témoignage qui serait plus mesuré. Tel quel, il glace le sang. *

PASSEURS DE RÊVES

Film kurde
de Hiner Saleem

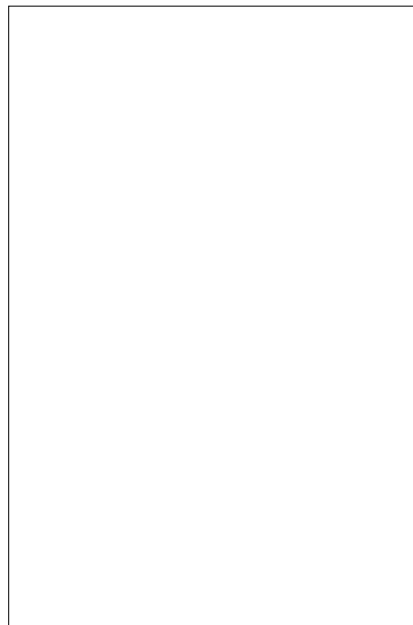
► En 1999, avec *Vive la mariée... et la libération du Kurdistan* (voir H&M n° 1216), Hiner Saleem nous avait offert une très plaisante comédie qui, certes, concernait les déboires des prétendants aux "mariages arrangés", mais nous brossait un vivifiant portrait de la communauté kurde de Paris, tout en laissant transparaître en filigrane les malheurs d'un peuple exilé de sa propre terre. La légèreté de l'intrigue n'excluait pas la gravité du fond du problème. Le film avait, du coup, un fort pouvoir de mobilisation et emportait la convic-

tion. On regrette qu'avec cette seconde œuvre, le réalisateur ait eu la main beaucoup plus lourde. Bien sûr, le sujet est autrement dramatique. Il raconte les péripéties épouvantables à travers lesquelles se débat un groupe de Kurdes fuyant les persécutions sur la terre de leurs ancêtres et rêvant d'atteindre, coûte que coûte, l'eldorado occidental, et plus particulièrement la patrie de la Tour Eiffel, d'Édith Piaf, du commandant Cousteau, et prétendument des droits de l'homme.

Il y a bien évidemment Zara et Dolovan, un couple d'amants aussi miraculeusement réunis que méchamment séparés (interprétés de façon minimale par Rosanna Vite Mesropian et Olivier Sitruk), et nombre de scènes exubérantes et loufoques où se révèlent autant "l'âme" kurde que le goût du réalisateur pour le burlesque émotif et poétique, genre où il est finalement le plus à son aise.

D'où vient alors qu'on a du mal à adhérer sans réserve au déroulement du propos et à sa teneur, et plus directement au message ? C'est sans doute que la démonstration se veut très partisane et que pour les besoins de la cause,

l'idéalisation d'un point de vue et de ses ayants droit n'a d'égale que la vilénie généralisée des autres protagonistes et l'iniquité, assortie de persécutions, imposées aux malheureux en fuite par divers autochtones des pays refuges. Arméniens, Ukrainiens, Italiens et Français, tous ignobles marchands de sommeil clandestin, passeurs de zones interdites, bureaucrates tatillons et racistes, policiers brutaux, mafiosi de tous poils, exploiters et violents. Impression globalement xénophobe (même si elle est une réaction compréhensible face à des tracasseries qui s'accumulent sur un parcours déjà plein de périls en soi) encore renforcée par des interprétations assez outrées et caricaturales des divers clans d'étrangers. N'en donnons pour preuves que les quelques prestations françaises confiées à



Jacky Nercessian, Patrick Bouchitey ou Anémone. Tous accusent le trait. En face, les Kurdes sont uniformément d'innocentes victimes, d'une imperturbable et extravagante bonne humeur, même quand ils perdent leurs illusions, parfois leur vie, et à tous les coups leurs dollars (d'où tirent-ils d'ailleurs ces valises bourrées de devises ou de somptueux bijoux, eux qui fuient un sort réputé misérable ?). Pour répondre au souci exprimé par l'auteur, on n'est pas sûr qu'une telle simplification soit en définitive quelque chose de "bon pour les Kurdes". *

PROPAGANDA

Film turc de Sinan Cetin

► L'absurdité du monde révélée à travers une revendication territoriale où le découpage arbitraire d'une frontière fait souvent crépiter les armes et entraîne d'incommensurables malheurs. Pour mieux dénoncer ces travers, *Propaganda* a choisi le rire décapant, qui n'exclut pas les grincements de dents.

En 1948, du jour au lendemain, les responsables des deux pays ont décidé de délimiter concrètement les territoires aux confins de la Turquie et de la Syrie. Voilà apparemment calmée une vieille hantise de tous les nationalismes qui considèrent leurs parties limitrophes comme des zones prédisposées au trafic et à la tra-

hison, et veulent donc y établir, toutes affaires cessantes, des barrières étanches. Voilà donc Mehdi, brave bougre de douanier (Kemal Sunal, excellent et haut en couleurs comme tous ses partenaires) chargé de faire barrage à toute circulation sur les points stratégiques, et d'appliquer la législation encore incertaine des passeports, selon les instructions de la capitale. Un petit stage à Ankara l'a

du Mur de Berlin ou de Nicosie, ou de n'importe où, et malgré sa fragile et symbolique démarcation, la nouvelle frontière n'arrange que les experts. Sur le terrain, les populations divisées vont avoir quotidiennement à souffrir de l'arbitraire du découpage : médecin d'un côté, malades de l'autre, institutrice ici, élèves là-bas, jusqu'aux troupeaux qui se voient séparés, et que dire bien sûr des amoureux!

convaincu (il est bien le seul !) des mérites de l'État-nation et des impératifs frontaliers. Le déroulement de sa carrière, mais surtout sa dignité, à laquelle ne suffit pas le port de la moustache, en dépendent, dut-il y compromettre ses amicales parties de dés ou de dominos, le bonheur de son fils ou sa paix conjugale. C'est du moins ce que l'on pense dans le feu de l'action débutante, tant que l'on baigne dans le flot grisant de la théorie. Le hic, c'est que, modèle réduit

Ils ne vont pas tarder à faire savoir leur désaccord et à ruser efficacement contre les barbelés et autres barricades.

Enlevé comme une comédie italienne de la belle époque, le film a fait un gros succès en Allemagne et en Turquie. Son humour corrosif est peut-être porteur de quelques grilles de lecture, de quelques messages supplémentaires qui au premier abord nous échappent. Séparation et réunification des deux Allemagnes ici, présence de voisins turbulents



et revendicatifs là (outre la Syrie, concernée par le film, l'Iran, l'Iraq, l'Arménie ex-soviétique), sans compter le tumultueux problème des territoires revendiqués par les Kurdes. Même bourrées de contradictions et d'analogies discutables, les leçons du film sont nombreuses. Elles sont en plus données avec une bonne humeur contagieuse. Qui dit mieux ? *

SALSA

Film français
de Joyce Sherman Buñuel

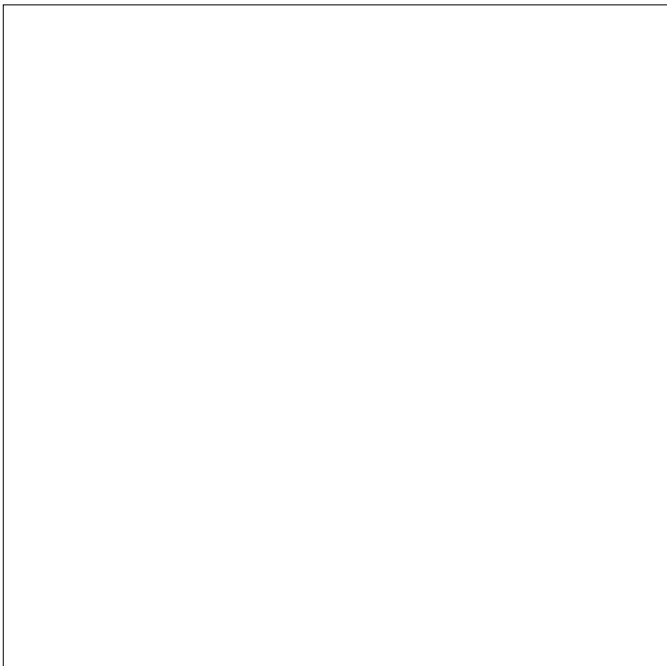
► Quand on est une jeune pianiste, élevé à l'ombre et même au soleil du Capitole, on devient plus facilement un soliste exécutant Chopin devant un parterre de mélomanes qu'un as de la salsa dans quelque torride Tropicana. C'est pourtant ce surprenant itinéraire que va suivre Rémi, plantant là Toulouse, son Pleyel, ses parents, ses admirateurs et sa carrière toute tracée, pour "monter" à Paris en quête de rythmes plus conformes à sa nature profonde. Mais ce petit conte musical à l'envers, qui fait passer de la bourgeoisie à la bohème et du classique à l'afro-cubain, a d'autres ambitions. La transgression va bien au-delà de la musique. En gérant plaisamment une autre contradiction du héros, la réalisatrice fait de son film un joyeux plaidoyer antiraciste. Car Rémi ne souhaite pas seulement

changer de répertoire en faisant reconnaître ses qualités d'interprète par d'authentiques musiciens de la colonie latino-américaine de la capitale, et en s'intégrant à un groupe renommé (les "sonéros" de Sierra Maestra), à l'heure où d'autres défilent dans les rues et s'usent à fournir des preuves et des paperasses qui fassent oublier leur couleur de peau pour mieux devenir français. Lui va tout tenter pour camoufler son teint "vanille" et devenir "chocolat". Et être admis sans nuance dans une formation et un milieu qui lui donnent des raisons de vivre.

Un peu comme l'*Augustin, roi du kung-fu* d'Anne Fontaine, qui lui aussi voulait s'intégrer à rebrousse-poil dans la communauté asiatique du XIII^e arrondissement (voir *H&M* n° 1222), Rémi va devoir payer de sa per-

sonne pour être admis dans un milieu qui lui aussi a ses penchants xénophobes. Il a beau se faire appeler Mango, avoir le "groove et le son" salsa et le déhanchement qui "donne de l'espoir aux gens", il lui faudra aussi l'accent et le teint idoines, fusse au prix de séquences de bronzage intégral. Le résultat à l'écran est plus que crédible et la transformation de Rémi-Vincent Lecoeur convaincante au point que les Cubains, sur le tournage, lui donnèrent son brevet de *trigueño* (beau métis de Santiago). Espérons seulement que ce rôle ne sera pas trop prégnant pour ce jeune comédien plein d'allant.

Dès lors, tout va marcher à un rythme endiablé : la remise à flot de la Casa Cubana du vieux maître Baretto (Estéban Socrates Cobos Puente, un diplomate



rendues les époustouflantes séquences de matchs. On est au ras de la pelouse. C'est rustique, brutal et chaleureux. Pas du tout vu pour les tribunes panoramiques de la télévision et leurs gros plans sur le *star-system*. Le film, qui a demandé trois ans de gestation et dont l'écriture a bénéficié des apports de Gilles Taurand, un maître du scénario, et des cadrages efficaces et rigoureux, jusque dans les recours à la vidéo, de Gérard de Battista, est une œuvre aboutie et tout au long originale et attachante. Il confronte deux milieux sur lesquels les caméras n'ont pas pour habitude de s'attarder : celui d'une famille de prolétaires et celui, plus exposé mais dans un cercle restreint, d'un petit club de province...
Donc, Laurent est l'étoile montante du football-club de Passy-

sur-Eure. Il se pourrait même que les dirigeants de Nantes aient un œil sur lui. Pour atteindre l'autre planète de la première division, il faut être prêt à tous les sacrifices. Ça tombe bien, Laurent est un saint. Ballon, boulot, dodo, et encore le devoir de subvenir aux besoins d'une famille agitée et pittoresque. Son père, Michel, est mort depuis belle lurette. Sa mère, Rose (Chantal Banlier, monstrueuse et sublime), a eu trois autres enfants de Samir, qui a disparu de la circulation. Yamina a rompu avec la tribu. Les cadets Djamel et Nassim sont de la gentille mauvaise graine. Ajoutons une belle-mère acrimonieuse ne parlant pas un mot de français, mais qui concrétise la façon brouillonne dont se mélangent les intolérances et les générosités dans cette sorte de

roulotte à la Cocteau, version banlieues 2000.

Laurent, sauvagement agressé lors d'un match, reçoit à l'hôpital la visite du coupable. C'est Franck Cassard, un joueur de l'équipe adverse (Clément Sibony), surtout mal dans sa peau et plus en quête d'amitié que de réussite sportive. Le choc est à nouveau rude, mais Laurent se rendra à l'invitation du jeune bourgeois. Sa mère, Fabienne, journaliste à Paris-Normandie, est présente. C'est la bouleversante Mireille Périer, dont le charme va opérer de façon fulgurante. C'est peu de dire que cet amour soudain et ingérable, dans le cadre d'une carrière sportive qui demande toutes les abnégations, va causer "un dérangement considérable".

Peut-être un petit film, mais qu'on aime sans modération. ✱

Pub film
Les cahiers de la sécurité
intérieure

DEMAIN, JE BRÛLE...

Film tunisien
de Mohamed Ben Smaïl

► Le jeune cinéma tunisien nous a récemment habitués, à travers les films de Nouri Bouzid, Férid Boughedir, Moncef Dhoub, Mohamed Zran ou Moufida Tlati, à des actualités ou des rétrospectives plus lumineuses. Mohamed Ben Smaïl, comédien reconverti dans la réalisation, nous offre avec son premier long métrage un film totalement noir. L'idée pouvait être bonne, du retour désabusé dans son pays d'origine d'un travailleur émigré, qui se trouve confronté pour la deuxième fois à la désillusion. En avoir fait un intellectuel ou un artiste (le passé de l'homme reste très flou) n'arrange pas les choses, même si l'auteur place son scénario sous le signe de la fidélité et de l'hommage à un ami comédien, revenu parmi les siens mortellement bafoué et blessé. Lotfi a dû quitter la Tunisie, et plus particulièrement le quartier de la Petite-Sicile, dans le port de pêche de La Goulette, alors si haut en couleurs, pour se rendre à Paris, porté par des projets de parachèvement de cursus universitaire ou d'épanouissement artistique, comme tant d'autres de sa génération. Il a, semble-t-il, lamentablement échoué et revient non seulement sans le sou (issue inconcevable

pour tout parcours migratoire) mais aussi, comme pour sanctionner une sorte de désertion, atteint d'un mal incurable (cancer, hépatite, sida ?). La rapide désagrégation de son état physique et moral va se trouver encore précipitée par le déphasage qu'il éprouve face à une société figée et délabrée, dans laquelle il peine à trouver le réconfort et la chaleur humaine que tissent la tradition et les liens de famille et de voisinage.

Le regard appuyé sur une certaine Tunisie, ses ivrognes, ses taudis, ses travailleurs miséreux, ses femmes soumises, sa résignation d'obédience pieuse, sa précarité alimentaire (du poisson, rien que du poisson, arrosé d'un verre de thé en convention conviviale) ne diffère guère, dans son approche calamiteuse du réquisitoire fait à l'encontre de la France, dès le premier plan, avec le concours d'un chauffeur de taxi radical. On en est presque à se demander pourquoi tant de haine, ou en tout cas pourquoi tant d'acrimonie ? La piste ébauchée d'un grand revers sentimental, avec femme

et enfants abandonnés, reste courte et confuse.

Le plus difficile à endurer pour le spectateur étant, malgré toute la complaisance que le réalisateur met à filmer, une omniprésence massive et beaucoup plus angoissante qu'émouvante : la sienne. Au point que, étant occupé à gérer l'invasion de son ego qui encombre l'écran, il en oublie de construire des séquences cohérentes et surtout de diriger les autres acteurs. C'est d'autant plus dommage que certains comédiens, comme la toujours juste Amel Hedhili, auraient eu les moyens de sauver le film. *

